

Dieu, pensée de la pensée

Lu dans la *Revue Thomiste* : « ... Certes, la substance comme acte permet à Aristote dans la *métaphysique* de dépasser la seule considération physicienne, mais l'identification de l'acte le plus parfait à l'intellection borne sa résolution en lui interdisant d'aller jusqu'à l'acte premier fondateur de toute forme et substance : l'acte d'être produit immédiatement par Dieu, l'*Ipsum esse per se subsistens* ... » (REVUE THOMISTE – T. CXIII – N° IV – Octobre-Décembre 2013 – Recension Philosophie : Métaphysique d'Aristote Commentaire de Thomas d'Aquin. Jean-Marie Vernier).

Dieu, pensée de la pensée

Il est très fréquent parmi les thomistes contemporains, de minimiser autant que possible l'influence d'Aristote sur la pensée de Thomas d'Aquin, au profit d'un néo-platonisme plus en symbiose, paraît-il, avec la pensée catholique, notamment pour expliquer la Création. C'est bien la position de l'auteur du frontispice à notre article¹.

La question est de savoir si, comme il l'écrit, borner l'acte le plus parfait à l'intellection interdit d'aller jusqu'à l'acte d'être, créateur de toute forme et substance. Ce n'est cependant rien de moins que reparcourir toute l'ascension de la *Métaphysique* d'Aristote, dont le célèbre blason "Dieu, pensée de la pensée" est le point culminant. Une telle relecture demanderait toute une vie, et sans doute plus ! Nous nous y prendrons donc autrement, en allant directement aux conclusions intermédiaires d'Aristote, sans développer toute son argumentation, mais en prouvant à chaque fois que nous restons fidèle à son propos. Puis, nous nous attarderons sur "pensée de la pensée".

1°- La démarche des Physiques laisse le philosophe sur sa faim

Aristote écrit dans sa *Métaphysique* :

« On pourrait, en effet, se demander si la Philosophie première est universelle, ou si elle traite d'un genre particulier et d'une réalité singulière ... À cela nous répondons que s'il n'y avait pas d'autre substance que celles qui sont constituées par la nature, la Physique serait la Science première. Mais s'il existe une substance immobile, la science de cette substance doit être antérieure et doit être la Philosophie première ... Et ce sera à elle de considérer l'être en tant qu'être, c'est-à-dire à la fois son essence et les attributs qui lui appartiennent en tant qu'être »².

Lorsque Saint Thomas commente, le moment venu, ce passage, et confirme que la *Physique* serait bien la science première s'il n'existait d'autres substances que les substances naturelles, il y a déjà fait allusion par deux fois auparavant. Tout d'abord

¹ *Théologie et métaphysique de la création chez saint Thomas d'Aquin*. J. M. Vernier - Ed. Tequi 1995

² Aristote, *Métaphysique*, Livre E, ch. 1, 1026a58 – Trad. Tricot, éd. VRIN 1953 (légèrement modifiée).

Dieu, pensée de la pensée

au début de l'étude historique de la pensée des devanciers d'Aristote : « *Pour les anciens, qui ne reconnurent d'autres substances que corporelles et mobiles, la philosophie première devait, en effet, être la science de la nature* »³. Ensuite, parmi les questions à se poser au sujet de la substance : « *Si par contre, il n'existait pas de substances antérieures aux substances mobiles corporelles, la science de la nature serait la philosophie première* »⁴.

Ainsi donc, la nécessité d'une science au-dessus de la *Physique* ne s'imposait pas au départ, lorsque l'existence de substances supérieures aux êtres présents dans l'Univers n'était pas évidente de soi. Ceci doit nous éclairer sur les intentions des premiers physiciens grecs évoqués par Aristote. Il s'agissait bien pour eux d'étudier "l'être en tant qu'être" des êtres naturels en recherchant le ou les principes communs à tout être. Dans l'hypothèse où, en effet, n'existe pas d'autre substance que celles formées par la nature, s'interroger sur l'être naturel en tant que meuble et sur son ou ses principes, c'est exactement s'interroger sur l'être en tant qu'être :

*« Si donc les anciens qui cherchaient les éléments des êtres cherchaient, en fait, les principes absolument premiers, ces éléments qu'ils cherchaient étaient nécessairement aussi les éléments de l'être en tant qu'être »*⁵.

C'est pourquoi le Philosophe rejoue toute l'histoire de la pensée des premiers physiciens au début de ses *Leçons sur la Nature*⁶. Il se met dans l'état d'esprit de ses prédécesseurs, afin de porter leur démarche à son complet développement. Ce qui nous a conduit à qualifier le Livre I de "Proto-méta-physique", en un sens, reconnaissons-le, volontairement paradoxal⁷.

Dans cet ouvrage, Aristote s'interroge sur ce qu'est la nature (Livres 1 et 2), sur le mouvement (Livre 3), ses circonstances et ses espèces (Livres 4 et 5), et surtout sa continuité spatio-temporelle (Livre 6). L'ensemble lui permet de conclure à la présence d'un être aux caractéristiques opposées à celle des corps physiques : immuable, inengendré et incorruptible, immatériel et imperceptible, sans cause ni quantité ni limite, et pourtant responsable de l'être et du mouvement de tout ce qui existe et bouge dans le monde (Livres 7 et 8).

Voilà donc l'acquis essentiel du traité : on a démontré l'existence d'un "premier moteur" cause d'être et de mouvement des réalités naturelles. Deux remarques à ce sujet :

1°- La cause d'être est indissociable de celle de mouvement, car c'est le mouvement qui conduit à l'être (génération), qui maintient dans l'être et qui

³ *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. I, l. 4, n° 78.

⁴ *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. III, l. 6, n° 398.

⁵ Aristote, *Métaphysique*, Livre Γ, ch. 1, 1003a20-30 – Trad. Tricot, éd. VRIN 1953 (légèrement modifiée).

⁶ Autre titre pour les *Physiques*.

⁷ Voir notre "Guide de lecture de la *Physique*", p 11 :

<http://www.thomas-aquin.net/Pages/EntreeMenuCadre.html>.

Dieu, pensée de la pensée

détruit l'être (corruption) des êtres naturels. En supprimant le mouvement dans l'Univers, on supprime également toute existence.

2°- La traduction de "Primum movens" en "premier moteur" est traditionnelle. Elle peut pourtant induire en erreur. *Movens* est un participe présent indiquant une action en train de se dérouler effectivement, tandis que *moteur* ne désigne qu'une faculté de mouvoir, qui n'est pas nécessairement à la tâche en permanence. Il faudrait traduire par "Premier perpétuellement en train de mouvoir". Nous verrons, en étudiant l'acte et la puissance en Dieu, combien cette précision était nécessaire.

Mais revenons à notre conclusion : la preuve de l'existence d'un être séparé, moteur immobile, est le résultat d'une démarche purement naturelle, et aucunement métaphysique (il faut y insister). Certes, nous retrouvons cette démonstration au Livre Λ de la *Métaphysique*, d'ailleurs dans une rédaction un peu différente. Mais c'est un rappel qu'Aristote juge nécessaire, ainsi que plusieurs autres acquis des sciences naturelles considérés comme préparatoires au développement de la *Métaphysique*.

Ayant donc résolu la question "an est ? – existe-t-il un premier moteur ?", le Philosophe devrait, en bonne logique, aborder la question "quid est ? – quel est-il ?, quelle est son identité ?" Or, en respectant les principes de sa science, il ne parvient qu'aux qualificatifs négatifs que nous venons d'énumérer : "Im-muable", "in-engendré", "in-etc.", sans aboutir à la formulation d'une essence positive de cet être en lui-même⁸. Même dans l'expression "premier moteur", "premier" est le résultat négatif d'une réduction à l'absurde prouvant l'impossibilité d'une chaîne infinie de moteurs, et "moteur" ou "mouvant" a, certes, un sens positif, mais qui ne désigne cependant pas une identité substantielle ; il indique plutôt le rapport à un mobile, donc une relation fondée sur l'action.

Un tel résultat, pour important qu'il soit, ne saurait, par conséquent, satisfaire pleinement un esprit avide de connaître la nature des causes ultimes. Bien au contraire, il le provoque à rechercher d'autres voies permettant d'aller plus loin dans le savoir. Puisque nous venons de découvrir qu'existe, au-delà des êtres naturels présents dans l'Univers, un autre être, non-naturel – ce que *Les Physiques* viennent de démontrer en toute certitude – quel pourrait être le point de ralliement entre eux, qui permette de s'appuyer sur la connaissance des premiers pour exprimer positivement la nature de ce dernier, autant que possible ? Seule la réponse à cette question permet d'espérer avancer dans la connaissance des êtres séparés, puisque nous n'avons d'eux aucune perception spirituelle directe⁹.

⁸ C'est pourquoi saint Thomas écrit en introduction à son commentaire du 8^e livre des *Physiques* : *in hoc libro intendit inquirere "qualis" sit primus motor (il entend rechercher de quelle qualité est ce premier moteur)* et non pas : *inquirere "quid" sit primus motor (rechercher quelle est l'identité de ce premier moteur)*. Nous ne parvenons qu'à certaines qualifications du premier moteur, mais nullement à un "quid", c'est-à-dire à une essence.

⁹ Pour la raison que nous verrons en fin d'article.

Dieu, pensée de la pensée

Or, tous – les êtres naturels comme les êtres séparés – partagent le fait d'être des êtres. Le fait d'être un être est donc un critère discriminant premier. Ce qui n'est pas, en effet, est pur néant et ne peut donner lieu à aucune connaissance. C'est donc ce trait commun d'être un être qu'il faut interroger. Nous ne pouvons le faire qu'à partir des êtres naturels, parce qu'eux seuls sont accessibles à l'intelligence humaine. Nous en inférerons les caractères compatibles avec cet être inaccessible en direct en respectant les critères déjà acquis par les *Physiques* : immatérialité, simplicité, etc. C'est du moins ce que voudra tenter la quête métaphysique de "l'être en qualité d'être" :

« Tel est l'ordre qui convient : les réalités sensibles en mouvement nous sont davantage accessibles, et c'est par elles que nous nous hisserons à la connaissance de la substance des êtres immobiles¹⁰ »¹¹.

C'est la base de tout le raisonnement métaphysique. À partir de chaque détermination de l'être sensible, Aristote établit une analogie de proportionnalité qui infère cette caractéristique à l'être séparé, en l'élaguant de tous les aspects liés à la matière, au mouvement et à la composition. C'est une des explications de ce curieux livre K ainsi que du début du livre Λ de la *Métaphysique* (les deux semblent former un tout), qui font doublon avec plusieurs passages de la *Métaphysique* et des *Physiques*. Ils récapitulent en fait tous les acquis concernant les êtres naturels pour les préparer à leur exploitation au service de la connaissance des substances séparées.

2°- La Métaphysique, science de l'être en qualité d'être

« Il y a une science qui étudie l'être en tant qu'être, et les attributs qui lui appartiennent essentiellement ... Et puisque nous recherchons les principes premiers et les causes les plus élevées, il est évident qu'il existe nécessairement quelque réalité à laquelle ces principes et ces causes appartiennent en vertu de sa nature propre ... C'est pourquoi nous devons, nous aussi, appréhender les causes premières de l'être en tant qu'être »¹².

À l'orée de sa démarche métaphysique, Aristote rappelle donc les conclusions que nous venons d'énoncer. Il précise le sujet de cette science : "l'être en qualité d'être", annonçant à la fois son sujet matériel et son sujet formel. Le sujet matériel est celui qui circonscrit le domaine d'étude de notre science première : "l'être" ; tous les êtres, autrement dit, et n'importe quel être sont susceptibles d'être sujets de notre étude. Le sujet formel, quant à lui, donne l'angle d'attaque de cette étude : "en qualité d'être", c'est-à-dire sous le simple aspect où ces êtres "sont", peu importe ce qu'ils sont ni comment ils sont. Le fait d'être est raison suffisante de l'appartenance au champ d'investigation de la métaphysique. Le

¹⁰ *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. IX, l. 1, n° 1771.

¹¹ Preuve, s'il en était besoin, de l'inanité d'entamer une démarche métaphysique sans la pleine maîtrise de la physique.

¹² Aristote, *Métaphysique*, Livre Γ, ch. 1, 1003a20-30 – Trad. Tricot, éd. VRIN 1953 (légèrement modifiée).

Dieu, pensée de la pensée

Philosophe en donne aussi l'objet, c'est-à-dire son intention finale :
« *appréhender les causes premières de l'être en tant qu'être* ».

Cependant, la seule notion d'être demeure trop vague pour combler la quête de l'intelligence. D'autant que cette notion est doublement analogique, tout d'abord au sein de l'être naturel, entre la substance et les différents accidents :

« Il est du ressort d'une même discipline d'examiner autant les substances que les accidents. Tous les sujets qui reçoivent communément la prédication d'une caractéristique une, même si elle ne s'en prédique pas univoquement mais par analogie, appartiennent, en effet, au domaine de recherche d'une même science. Or, l'être se prédique de cette dernière façon de tous les êtres »¹³.

L'être se dit de multiples façons en fonction de la catégorie à laquelle se rattache la réalité qu'on dit être. "Rouge", par exemple, possède un être différent de "200" ou de "marcher". Le premier est l'être d'une qualité, le second celui d'une quantité et le troisième celui d'une action. Les trois sont des êtres accidentels, mais chacun à sa façon ; tous trois diffèrent aussi de l'être de la substance, qui est être "par soi". Une communauté de sens du terme "être", fondée non sur l'universel mais sur l'analogie, leur permet cependant de se retrouver en une même science, et non pas en dix sciences différentes de l'être, une par catégorie.

On constate ensuite une analogie au sein de l'être en général, entre l'être naturel et l'être séparé :

« Corruptible et incorruptible divisent par soi l'être ... Comme l'être n'est pas un genre, il n'est pas étonnant que corruptible et incorruptible ne partagent pas un quelconque genre commun »¹⁴.

Si l'être était un genre, il y aurait une univocité de sens entre l'être de l'être naturel et celui de l'être séparé. Mais ce n'est pas le cas, car il n'y a aucune communauté possible entre corruptible et incorruptible. Si l'être corruptible avait quoi que ce soit d'incorruptible, il serait incorruptible au moins sur ce point et ne serait donc plus corruptible ; réciproquement, si l'être incorruptible avait quoi que ce soit de corruptible, il serait corruptible et non plus incorruptible. C'est cette dichotomie infranchissable qui explique l'impossibilité de procéder autrement que par analogie de proportionnalité au sein de la *Métaphysique*.

Aussi, devant ce flou artistique de la notion d'être, même en s'en tenant aux réalités tangibles, Aristote va chercher à cerner progressivement le sujet de la *Métaphysique*. Pour lever, tout d'abord l'ambiguïté de la première analogie, il procède à un premier recentrage, avec une emphase demeurée célèbre :

« Et, en vérité, l'objet éternel de toutes les recherches, présentes et passées, le problème toujours en suspens : "qu'est-ce que l'être ?" revient à demander : qu'est-ce que la substance ? »¹⁵.

¹³ *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. IV, l. 1, n° 534.

¹⁴ *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. X, l. 12, n° 2145.

¹⁵ Aristote, *Métaphysique*, Livre Z, ch. 1, 1028b2 – Trad. Tricot, éd. VRIN 1953 (légèrement modifiée).

Dieu, pensée de la pensée

C'est pourquoi, dans les livres Z et H de la *Métaphysique*, il cherche à établir le sens à donner au terme "substance" chez l'être naturel, afin de préparer son inférence à l'être séparé. C'est, en effet, la démarche constante de la *Métaphysique* : procéder par analogie de proportionnalité entre l'être naturel et l'être séparé. Il s'agit d'avancer dans les caractéristiques de l'être en tant qu'être de l'être naturel et de les attribuer *mutatis mutandis* à la substance séparée, en les purifiant de tout ce qui pourrait provenir de la naturalité de l'être.

Plusieurs acquis essentiels résultent de ces deux livres. Tout d'abord, une substance possède une "identité permanente d'être"¹⁶, qui fait d'elle ce qu'elle est, et lui donne son espèce. Cette notion, qui est un néologisme aristotélicien et que les latins ont refusé de traduire, est assez complexe. On peut considérer qu'elle désigne ce qui demeure inchangé au travers des mouvements de l'être ; ce qui fait qu'un chien demeure un chien, par exemple, depuis sa conception jusqu'à sa mort, malgré les nombreux changements, naturels ou violents, qu'il a pu connaître au cours de sa vie de chien. Chez l'être naturel, l'identité permanente d'être s'identifie donc à la forme ou à l'essence.

En attribuant une identité d'être à tous les êtres, Aristote marque une différence notoire dans la relation d'essence à être, lorsqu'il passe de l'être naturel à l'être séparé. Dans le cas de la substance matérielle, l'essence ne peut s'identifier à l'être, alors qu'en revanche, il y a identité d'essence et d'être chez la substance séparée. Il ne peut être question, dans ce bref article, de reprendre toute la délicate réflexion d'Aristote commentée par Thomas d'Aquin, mais quelques extraits suffiront à confirmer qu'il s'agit bien là de la pensée d'Aristote :

« Nous avons montré enfin qu'identité permanente d'être et être sont, dans certains cas, identiques : tel est le cas des substances premières ... Mais dans tout ce qui est de nature matérielle, ou qui forme un composé avec la matière, il n'y a pas identité avec l'identité permanente d'être »¹⁷.

Autrement dit, la substance séparée ne sera rien d'autre que ce qu'énonce la définition de son essence, tandis que l'être de l'individu naturel ajoute à sa définition toutes les notes qui l'individualisent et le rendent différent de son congénère, du fait de la composition de la forme avec la matière.

Ensuite, l'identité permanente d'être n'est pas issue des composants de la matière. La substance naturelle est composée de matière, certes, mais aussi d'un élément qui ne dépend aucunement de cette dernière, et que l'on nomme forme. Ces livres démontrent l'existence et la nature de la forme comme principe de la substance, entièrement autre que le principe matériel.

¹⁶ Traduit le latin "quod quid erat esse". Également rendu de façon plus approximative par "essence" ou "quiddité". Voir notre "Note de traduction" en introduction à notre traduction du *Commentaire* de Thomas d'Aquin

¹⁷ Aristote, *Métaphysique*, Livre Z, ch. 1, 1037b – Trad. Tricot, éd. VRIN 1953 (légèrement modifiée). Voir aussi : *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. VII, l. 11, n° 1533-1535.

Dieu, pensée de la pensée

« Une chose résultant “à titre de tout”, d’une composition formant une unité comparable à une syllabe dont l’unité est absolue ne se résume pas à ses éléments. La syllabe BA ne s’identifie pas aux deux lettres B et A, ni la chair et les os au feu et à la terre. La preuve en est qu’“après dissolution” par la désagrégation de ses éléments, “ceci”, à savoir le tout, disparaît. “Mais les caractères” de l’alphabet demeurent après la disparition de la syllabe, comme le feu et la terre après putréfaction de la chair. La syllabe est donc quelque chose de plus que ses éléments ; non seulement elle est ces caractères voyelles et consonnes, mais encore autre chose, par quoi elle est syllabe. Analogiquement, la chair est non seulement le feu et la terre, ou le chaud et le froid, qui ont le pouvoir de fusionner, mais elle est encore autre chose par quoi la chair est chair ... La composante du composé, qui est autre que les éléments, paraîtra partout au premier regard comme quelque chose ne provenant pas d’éléments, mais sera elle-même élément et cause d’être de la chair, de la syllabe, etc. Elle sera la substance de chaque chose et son identité permanente d’être. Car la substance qui est identité permanente d’être est effectivement la première cause d’être »¹⁸.

Le Philosophe reprend au livre suivant cette dernière démonstration, en l’appliquant précisément à la substance naturelle. Ce qui répond ainsi aux espoirs du livre I des *Physiques* :

« Identifier la nature, les qualités et le nombre des principes formels relève de la philosophie première et y sera reporté. La forme est principe d’être, et celui-ci est en propre le sujet de la métaphysique, alors que matière et privation ne sont principes que de l’être changeant, sujet de la philosophie de la nature »¹⁹.

Aristote peut dès lors commencer à engranger les premiers résultats de sa recherche, les premiers caractères positifs issus de l’être naturel pour qualifier analogiquement l’être séparé, en écartant toutes les notes attachées à la matière, au mouvement, et à la composition :

Substance sans accident, forme sans matière,
dont l’être s’identifie à son identité.

3°- Cet être séparé, qui est pure substance, est acte pur

Déjà, la philosophie de la nature avait établi que la matière est puissance, et la forme, acte. Le Philosophe pourra donc élargir les notions de matière et de forme à celles de puissance et d’acte en général, toujours dans le but d’inclure dans sa recherche les substances séparées : « L’acte ne se limite pas aux êtres mobiles, mais s’observe aussi parmi les immobiles »²⁰. C’est ce qu’il poursuit au livre Θ :

¹⁸ *Commentaire de la Métaphysique d’Aristote* L. VII, l. 17, n° 1674-78

¹⁹ *Commentaire des Physiques d’Aristote*. L I, l 15, n° 140.

²⁰ *Commentaire de la Métaphysique d’Aristote* L. IX, l. 5, n° 1823

Dieu, pensée de la pensée

« Ἔστι δὴ ἐνέργεια τὸ ὑπάρχειν τὸ πρᾶγμα μὴ οὕτως ὥσπερ λέγομεν δυνάμει – L'acte est donc l'exister de la chose, non comme nous disons en puissance »²¹.

Telle est la définition qu'Aristote donne de l'acte. Définition sans démonstration car l'acte est principe d'être, il est donc antérieur à tout argument ; mais définition qu'il conforte peu après par une induction, comme il se doit à l'égard d'un principe. Cette définition est cruciale par rapport à notre interlocuteur ; elle fait taire toutes les accusations étranges à propos d'une métaphysique "essentialiste" d'Aristote, qui aurait oublié l'existence. C'est bien le contraire qui est vrai, puisqu'elle a pour corollaire immédiat que, par essence, tout acte est un "acte d'être". Tout acte est un « *exister effectif de la chose* », que cette chose soit accident ou substance.

Or, ajoute saint Thomas dans son commentaire de la notion d'acte chez Aristote :

« La substance ou forme ou espèce, est un acte. On le voit du fait que l'acte précède la puissance en substance et formellement. Il est aussi chronologiquement premier, comme on l'a dit, puisque l'acte par lequel le géniteur, le moteur ou le producteur est en acte, doit toujours exister antérieurement à l'acte par lequel l'engendré ou le produit est en acte après avoir été en puissance. Et l'on remonte ainsi jusqu'à aboutir à un moteur premier qui est seulement en acte »²².

Par conséquent l'être séparé, qui est substance et forme, dépourvu d'accident comme de matière, est nécessairement acte sans passivité ni privation, puisque ces deux manques sont attribuables à la matière. Il est nécessairement acte simple et plénier. Or, nous avons vu que l'être de la substance séparée s'identifie à son identité permanente d'être – c'était acquis à la suite de la lecture des Livres Z et H de la *Métaphysique*. Nous en concluons donc que cet acte pur n'est pas l'exister "de quelque chose" qui serait en puissance à lui et qui ne s'identifierait pas à sa simple essence, mais résulterait de la composition de cette identité avec un autre principe. C'est, en effet, le sort de la substance naturelle, produit de l'union d'une forme et d'une matière. Au contraire, l'acte séparé est "pur exister de soi", conformément à la définition même de la notion d'"acte", que nous venons de lire. Tel est l'acquis du livre Θ, l'être séparé, qui est substance et forme, est :

Acte pur et pur exister effectif.

Autrement dit, un "*ipsum esse subsistens*", un être subsistant par lui-même. Nous serions par conséquent autorisés à considérer notre Philosophe comme un précurseur des tenants de l'acte d'être, et même comme une lumière pour eux qui peinent tant à établir leurs principes. Mais Aristote n'en reste pas là, et c'est précisément à ce point que la "métaphysique de l'acte d'être" marque le pas, puisque pour elle, la philosophie a atteint son sommet avec ce concept. Pourtant, la notion d'acte est encore trop générale (et combien davantage la notion

²¹ Aristote, *Métaphysique*, Livre Θ, ch. 6, 1048a31 – Trad. A. de Muralt, éd. Belles Lettres 2010

²² *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. IX, l. 8, n° 1866

Dieu, pensée de la pensée

d'être !) pour permettre à elle seule de distinguer explicitement une pierre d'un homme. Tous deux sont des êtres en acte, tous deux possèdent un "acte d'être" aux dires de nos interlocuteurs ; lequel, cependant, permettra une meilleure approche de l'acte pur ?

Car c'est bien l'enjeu de la démarche ! Nous ne pouvons approfondir notre connaissance de la substance séparée qu'en nous appuyant sur le savoir naturel à portée de main. Or, il est bien évident que l'acte de l'homme paraît infiniment plus complet que celui de la pierre (déjà, celui de la plante) Contrairement à l'homme, en effet, la pierre n'a aucun pouvoir qui lui vienne de son propre fonds (hormis demeurer ce qu'elle est par sa forme). Il faut, en effet, distinguer entre puissance passive et puissance active. À l'origine, les notions d'acte et de puissance proviennent de l'analyse du mouvement et ont d'abord trait à l'action. Celle-ci présuppose une capacité d'agir, qui peut être purement subie, comme la tendance à la chute pour la pierre, ou au contraire, très ardente, comme la liberté de manœuvre dont jouit le loup pour isoler sa proie. La puissance passive, celle qui subit, réside dans le patient, tandis que la puissance active appartient à l'agent. Mais, en dernière analyse, toute puissance passive doit sa capacité d'action à la puissance active d'un agent à l'origine de son changement. Une puissance passive, en effet, ne peut entrer en mouvement (de chute, par exemple) que sous l'action d'une puissance active (appelons-là "force de gravitation", faute de mieux). Or, plus l'acte de l'agent naturel est riche, plus son pouvoir d'agir et son autonomie d'action sont grands et variés. La pierre ne connaîtra que son mouvement de chute déterminé et subi, tandis que les perspectives qui s'ouvrent à l'action humaine, et même au loup en chasse, sont quasiment infinies.

« Ce que nous avons dit à propos de la puissance dans les êtres meubles et de l'acte qui lui répond, nous pourrions l'étendre à la puissance et à l'acte des choses intellectuelles, dans le monde des substances séparées ... Tel est l'ordre qui convient »²³.

Donc, s'il est impassible, l'acte pur n'est certainement pas impotent ! Comme premier mouvant, il est, au contraire, puissance active par excellence. Par conséquent, le "premier mouvoir" mis en lumière par les *Physiques*, s'élargit en "pur pouvoir" à l'échelle de la *Métaphysique*.

Ce n'est qu'à ce niveau seulement que nous pouvons le concevoir comme cause d'être. En rester à l'acte d'être sans autre précision ne le permet aucunement, car tout être en acte n'est pas nécessairement cause d'être. L'acte de la pierre ne l'est en aucun cas, du moins par soi. Seul l'être vivant en est capable, et, parvenue à ce seuil, notre réflexion ne peut progresser qu'en réfléchissant sur l'acte de vivre, c'est-à-dire sur l'acte de donner l'être.

²³ *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. IX, l. 1, n° 1771

4°- Le vivant, éternel et parfait

« Chaque chose est en acte par la forme. Mais l'âme est cause d'être pour les vivants, car c'est en effet par l'âme qu'ils vivent, et pour eux, vivre, c'est être »²⁴

Le pouvoir individuel, surnageant au-dessus du flot des lois naturelles, apparaît avec la vie, avons-nous dit. Désormais, les acquis du *Traité de l'âme* auront autant d'importance que ceux des *Physiques* pour servir de base au déploiement de l'analogie avec les substances séparées. C'est avec l'âme, en effet, que surgit l'autonomie individuelle d'opérations et la relative maîtrise de son sort. Ce n'est pas la terre qui apporte ses sels minéraux en nourriture à la jeune fougère, ce n'est pas la brebis qui fait sentir au loup ses parfums de proie alléchante ; non, c'est la plante qui choisit dans le sol, les aliments dont elle a besoin, et dans la quantité qu'elle juge nécessaire, c'est le prédateur en chasse qui est à l'affût de la moindre odeur susceptible de le conduire vers sa victime. Avec la vie, apparaît la notion de sujet autonome, propre auteur de ses opérations vitales. L'être doté d'une âme n'est plus seulement un être, il est devenu un "je suis" – un être-sujet – à la mesure de la plus ou moins grande maîtrise de ses actions.

La forme de chaque être, qui le fait être en acte, est principe de ses opérations propres. Et c'est pourquoi vivre est dit être – *esse* – pour les vivants, du fait que les vivants, parce qu'ils ont d'être par leur forme, opèrent conformément à elle. Il ne faut surtout pas concevoir l'être vivant comme un être qui aurait la vie parmi d'autres qualificatifs, un être comme les autres, mais qui, en plus, aurait l'avantage de vivre ; ce serait une grave erreur. C'est, bien davantage, un être dont l'être même – *esse* – est un *vivere* – un vivre. Chez le vivant, il y a superposition parfaite d'être à vivre. Ce qu'on appelle être – *esse* – pour tous les êtres indistinctement considérés, on l'appelle vivre – *vivere* – chez les vivants. Vivre est l'acte d'être du vivant !

Il est à noter que vivre est un verbe d'action qui, comme c'est la fonction d'un verbe, exprime non pas une potentialité, mais bien un acte en cours d'exercice, et c'est aussi en ce sens qu'il faut entendre être – *esse* – en retour ; l'acte d'être est l'exercice du fait d'être. Très souvent, d'ailleurs, saint Thomas compare la relation entre être et essence avec celle entre luire et lumière, par exemple, ou entre courir et course, c'est-à-dire entre un verbe concret d'action et un nom abstrait d'état. Être – *esse* – est donc davantage du côté de l'exercice exprimé par un verbe que de celui de l'état indiqué par un nom [*la confusion de termes, en grammaire française, entre le nom "être" et le verbe "être", contribue, n'en doutons pas, à la confusion dans l'esprit de beaucoup*]. Vivre, être, tel est le pouvoir qu'exerce actuellement la substance vivante par sa forme. Ainsi, l'être – *esse* – de la substance qui est exister pur et pur pouvoir s'exerçant, est-il un :

Vivre éternel et parfait²⁵.

²⁴ *Commentaire du Traité de l'âme* L.2, l.7, n°11

²⁵ Aristote, *Métaphysique*, Livre Λ, ch. 7, 1078b28 – Trad. Tricot, éd. VRIN 1953 (légèrement modifiée).

Dieu, pensée de la pensée

Or, le *Traité de l'âme* d'Aristote distingue quatre niveaux de vie, depuis la vie végétative la plus fruste jusqu'à la vie de l'être rationnel doué de libre-arbitre. Il reconnaît même dans les opérations de l'intelligence humaine une véritable vie *sui generis*, c'est-à-dire une autonomie complète d'opération, libérée de toute attache organique matérielle. Le philosophe va jusqu'à la considérer comme surhumaine à la fin de l'*Éthique à Nicomaque*.

Ce vivre parfait de la substance séparée ne peut donc être qu'un vivre intellectuel, puisque l'exercice de l'intelligence est une vie et la plus parfaite des vies qui se puissent rencontrer parmi les substances naturelles. Telle est la leçon du *Traité de l'âme* d'Aristote. Seule l'intelligence, en effet, est vraiment libre dans ses opérations, c'est-à-dire capable de s'autodéterminer, tant dans l'œuvre de la connaissance que dans celle de la volonté, en fonction des critères objectifs de vrai et de bien, indépendamment de toute influence matérielle. La vie animale, enfouie dans la sensibilité, ne peut régler ses actes que sur ses perceptions et ses appétits du moment, au cas par cas, alors que l'intelligence humaine est capable de surmonter ce contexte singulier en s'élevant à l'universel. L'animal agit par conditionnement instinctif irrévocable, alors que l'intelligence peut choisir en connaissance de cause et en toute liberté. Seul l'état parfait de cette vie intellectuelle, évidemment, est attribuable à la substance séparée. Cet acte pur subsistant, ce pouvoir vital en exercice, est donc un :

Pur intelliger.

Mais il faut comprendre "intelliger" comme nous avons expliqué vivre, c'est-à-dire comme un acte d'être s'exerçant. Intelliger, pour l'intelligent, c'est vivre et c'est être ! Chez l'homme, certes, l'intelligence naturelle n'est qu'une faculté, une puissance qui demande à être mise en acte par l'objet à connaître. Elle n'est pas substance indépendante par soi, mais bien faculté de l'âme humaine. Il ne peut pas en aller de même de la substance séparée, pur acte, sans faculté à actualiser, si nous respectons nos règles d'inférence. Il ne faut donc pas considérer cet acte comme une intelligence dont l'acte serait d'intelliger, ce qui indiquerait une composition de puissance et d'opération. Nous manquerions, alors, à l'absolue simplicité. Non, il s'agit d'un pur et simple intelliger s'exerçant (aussi bien connaître que vouloir, nous ne distinguons pas pour l'instant). Tel est ce pouvoir subsistant s'exerçant actuellement.

« Dieu est la vie même, ce qu'il prouve ainsi : "l'acte de l'intelligence", c'est-à-dire concevoir, est une certaine vie, et l'œuvre la plus parfaite de la vie ; l'acte, on l'a dit, est plus parfait que la puissance, et l'intellect en acte vit plus parfaitement que l'intellect en puissance ... Mais l'être premier, nommé Dieu, est cet acte même. Son intellect est son intelliger même, car autrement, il serait comme une puissance envers son acte. Or, nous avons démontré que sa substance est acte. Cette substance même de Dieu ne peut donc être qu'une vie, et son acte, la meilleure des vies, éternelle et subsistante en elle-même ...

Dieu, pensée de la pensée

Dieu est cela même : la vie éternelle, et sa vie ne saurait être autre que lui-même »²⁶.

5°- Pensée de la pensée

« Par essence, l'intellect [humain] s'auto-comprend en appréhendant ou concevant en lui, un objet intelligible. L'intellect devient lui-même objet intelligible en concevant un objet intelligible. Sur ce point, intellect et intelligible se confondent »²⁸.

Aristote continue de s'appuyer sur les dernières conclusions de son *Traité de l'âme*. C'est au travers de l'intellection d'un objet que l'intelligence humaine prend connaissance d'elle-même. Elle n'a pas, en effet, de prise directe sur elle-même. Dans sa condition terrestre, son opération est entièrement liée au donné des sens et de l'imagination ; c'est la rançon de son incarnation. De son seul fait, elle ne conçoit rien en direct des choses extérieures, car la sensibilité est son médiateur obligé.

Or, indépendante d'un quelconque organe charnel pour exercer son acte, l'intelligence échappe totalement à la perception des sens. Pour se connaître, elle est donc contrainte d'en passer par l'acte de connaissance d'une réalité extérieure, comme objet sur lequel elle se penche pour analyser la nature d'une puissance capable d'une telle opération, c'est-à-dire sa propre nature. Au fond, l'intelligence humaine est à elle-même une énigme jamais totalement résolue.

Mais, en élargissant la vie de l'intelligence naturelle à l'intelligence pur, c'est-à-dire en supprimant tout ce qui représente imperfection, composition et consécution, conformément à notre méthodologie constante, nous approchons de l'explication de cette vie divine éternelle et parfaite. L'intelligible est le bien et la perfection de l'intellection.

Si donc, Dieu est intelligent, ce qu'il pense sera son bien et sa perfection. Mais, l'objet pensé est la finalité de l'intelligence ; il lui est donc préférable, comme la fin est préférable au moyen. La question se pose alors de savoir si l'objet auquel Dieu pense est plus noble que lui, auquel cas, Dieu ne serait pas premier.

Le doute se dissipe si l'on conçoit que Dieu est à lui-même son propre objet d'intellection. L'intelligence premier est alors le plus noble parce qu'il conçoit ce qu'il y a de plus divin et de plus honorable, c'est-à-dire lui-même qui est acte pur d'intellection.

« L'être premier se comprend lui-même, or, cet être est son intellection même. L'intellection de l'être premier n'est donc rien d'autre que l'intellection de l'intellection »²⁹.

²⁶ *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. XII, l. 8, n° 2544

²⁸ *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. XII, l. 8, n° 2539

²⁹ *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. XII, l. 11, n° 2617

Dieu, pensée de la pensée

Cette substance qui est pur acte plénipotentiaire en exercice est donc :

Intelliger d'intelliger.

Au terme de cette longue approche analogique qu'Aristote opère, nous pouvons résumer sa progression : l'être séparé est d'abord une substance, cette substance est un acte, cet acte est un exister, cet exister est un pouvoir, ce pouvoir est un vivre, ce vivre est un intelliger, et cet intelliger est un intelliger d'intelliger.

Il ne faut surtout pas s'imaginer que notre philosophe, ni quiconque d'ailleurs, ait compris de l'intérieur ce que pouvait bien vouloir dire "intelliger d'intelliger". Il sait que c'est la formulation adéquate de l'être de Dieu, mais il est très loin, cependant, d'en avoir épuisé le sens plénier. C'est toute la faiblesse de la démarche par proportionnalité et non par prédication univoque comme dans les autres sciences. Aristote fut porté à ces termes ultimes comme forcé par la vérité, en conclusion d'une démarche rationnelle subtile, mais où s'est insinué l'inconnu de l'analogie entre une réalité finie et une autre infinie, entre imparfait et parfait, entre composé et simple. L'idée même d'infini en acte nous échappe à tout jamais. Est également hors de portée de notre intelligence, la notion d'acte pur sans puissance, donc de pur vivre et de pur intelliger, qui soit une substance subsistante omnipotente. La *Métaphysique* – Aristote nous en a averti dès le début – est une science divine, à laquelle nous ne participons qu'autant que nous le pouvons et de façon irrémédiablement inachevée :

« Aussi est-ce encore à bon droit qu'on peut estimer plus qu'humaine la possession [de la Métaphysique]. De tant de manières, en effet, la nature de l'homme est esclave ... Seule la science dont nous parlons doit être, à un double titre, la plus divine : car une science divine est à la fois, celle que Dieu posséderait de préférence et qui traiterait des choses divines. Or la science dont nous parlons est seule à présenter, en fait, ce double caractère »³⁰.

Et saint Thomas d'ajouter :

« Dieu le possède seul [ce savoir], ou du moins, le plus complètement. En vérité, il est l'unique à en avoir la parfaite maîtrise, mais on le dira cependant le plus parfait, si l'homme sait aussi l'acquérir à sa façon, c'est-à-dire sans le posséder, mais en le recevant de lui en partage »³¹.

6°- Dixit et facta sunt³²

Alors, l'identification de l'acte le plus parfait à l'intellection borne-t-elle la résolution en interdisant à Aristote d'aller jusqu'à l'acte premier fondateur de toute forme et substance, comme le prétend notre interlocuteur en frontispice de cet article ? Nous espérons avoir montré que c'est bien le contraire qui est vrai. Thomas d'Aquin, lui, ne s'y est pas trompé, et c'est dans son *Bref résumé de la foi* qu'il est le plus limpide :

³⁰ Aristote, *Métaphysique*, Livre A, ch. 2, 982b29-983a10 – Trad. Tricot, éd. VRIN 1953 (légèrement modifiée).

³¹ *Commentaire de la Métaphysique d'Aristote* L. I, l. 3, n° 64

³² *Bible Vulgate*, Livre des Psaumes, psaume 148 "Laudent nomen Domini quia ipse dixit et facta sunt ipse mandavit et creata sunt"

Dieu, pensée de la pensée

« Ces choses qui ont trait à Dieu, les philosophes païens les ont dites de façon très subtile, bien que d'aucuns aient erré sur certains points. Et ceux qui ont dit la vérité ne purent y parvenir que par une longue et laborieuse recherche.

Or il y a dans la religion chrétienne révélée par Dieu des vérités qu'ils n'ont pu connaître et que notre sens humain ne peut nous enseigner. Et c'est ceci : alors que Dieu est un et simple, comme on l'a vu, Dieu est cependant Dieu le Père, et Dieu le Fils, et Dieu le Saint Esprit et ces trois ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu.

Dieu se pense et s'aime lui-même. De même sa pensée et son vouloir ne sont autres que son être. Parce que Dieu se pense et que toute pensée est en celui qui pense, il s'en suit que Dieu doit être en lui-même comme la pensée dans le pensant. Selon que la pensée est en celui qui pense cette pensée est verbe de l'intelligence. Il faut donc mettre en Dieu son propre Verbe.

Comme ce que conçoit l'intelligence est la ressemblance de la chose qui est saisie, représentation de son espèce, c'est un peu comme sa progéniture. Lors donc que l'intelligence saisit autre chose qu'elle-même, la chose qu'elle saisit est comme le père du verbe conçu en elle et l'intelligence fait plutôt fonction de mère puisque la conception y a lieu. Mais quand l'intelligence se saisit elle-même, le verbe qui est conçu est à celui qui saisit, comme la progéniture au père. Comme donc nous parlons du Verbe selon que Dieu se saisit lui-même il faut que le Verbe lui-même soit à Dieu, dont il est verbe, comme le fils est au père »³³.

Par ces propos, le théologien reconnaît explicitement qu'Aristote l'a conduit au seuil du mystère de la Trinité Créatrice, où le Père engendre son Verbe, et "par Lui, tout a été fait"³⁴. C'est ce que chante le Psaume 148 : « ipse dixit et facta sunt, ipse mandavit et creata sunt », que l'on pourrait transcrire ainsi (au sacrifice de la beauté poétique !) : "L'Intelliger Père a prononcé (*dixit*) son Intelliger Verbe et tout fut fait, le Pouvoir pur ordonna (*mandavit*) et les choses furent créées".

« Moïse, décrivant l'origine du monde, utilise cette façon de parler à propos des œuvres dans le détail : Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut ; Dieu dit qu'il advienne un firmament, etc. Mais le psalmiste globalise l'ensemble en écrivant : Il dit et les choses furent faites. Or, dire, c'est proférer un verbe. Ainsi donc, il faut comprendre que Dieu dit et les choses furent faites, parce qu'il proféra un verbe par lequel il produisit les choses dans l'être »³⁵

Toute forme et toute substance furent créées par un pur acte substantiel plénipotentiaire d'intelliger. Il faut vraiment n'avoir rien compris à la *Métaphysique* d'Aristote pour prétendre qu'elle borne sa résolution en interdisant d'aller jusqu'à l'acte premier fondateur. Comment, bien au contraire, ne pas demeurer stupéfait de la proximité de la pensée du Philosophe avec les mystères chrétiens de la Trinité et de la Création ?

³³ *Compendium theologiæ* Première partie, ch. 36 à 39 – Trad. J. KREIT

³⁴ *Évangile de saint Jean* Prologue, 1:3

³⁵ *Contra Gentiles*, L. 4 ch. 13 n° 7

Dieu, pensée de la pensée

La soi-disant *Métaphysique de l'acte d'être*³⁶ dresse, en revanche, un mur de confusion qui, après avoir éloigné Aristote, dégoûte définitivement de la pensée rationnelle, pour sombrer dans une sorte de littérature grandiloquente mais parfaitement stérile. En son giron fumeux, la vraie *Métaphysique* s'y meurt, asphyxiée.

Guy-François Delaporte

10 septembre 2015

Revu le 12 décembre 2015

³⁶ Voir notre article : *L'acte d'être à la question*